



JOURNAL HUMORISTIQUE.

BUREAUX No. 25 RUE ST-THERESE. — P. O. BOITE 2144, MONTREAL,

Je me hâte de lire de tout de peur d'être plus tard obligé d'en pleurer. — FIGARO.

VOL I. No. 50.

MONTREAL, 31 JUILLET 1880.

1 CENT LE NUMÉRO.

H. BERTHELOT & Co.

Editeurs-Propriétaires.



M. MERCIER SUR SON CHEMIN DE DAMAS.

Des écailles lui tombent des yeux et une voix partant d'en haut lui crie : Honoré ! Honoré ! pourquoi veux-tu me passer au bob ? Reviens à moi.
Des écailles lui tombent des yeux. MM. Joly et Marchand sèchent de frayeur.

Feuilleton

LES MYSTERES DE MONTREAL

PAR M. LADEBAUCHE.

(Suite et Fin.)

XX.

CONCLUSION.

Bénoni après l'attentat sur Ursule était resté à St. Jérôme où il espérait rencontrer Caraque.

Il avait fait la connaissance avec l'homme de cour du curé et par son influence il avait obtenu de

l'emploi dans les mines de fer.

Bénoni était un licheur de première force.

Son gosier était devenu un véritable Sahara.

Il buvait comme les sables de ce désert.

Lorsqu'il était cassé il recourait à des emprunts effectués au détriment de la bourse d'Ursule.

La pauvre fille avait épuisé le petit trésor de ses économies pour satisfaire aux exigences de son amant.

Pendant la visite de Caraque Bénoni était entré dans la cuisine de la comtesse où son amoureuse

était en train de faire le blanchissage de la maison.

Ursule les cheveux en désordre était penchée sur sa cuve et s'usait les jointures sur une planche à laver. Des grosses gouttes de sueurs perlaient sur le front de la jeune fille et tombaient dans la cuve d'où s'élevait une buée fade et chaude.

Bénoni, qui était entré en titubant s'approcha de la jeune fille et lui passa un bras autour de la taille.

Ursule lâcha le linge qu'elle frottait sur les cannelures de sa planche et d'un coup de coude violent elle se débarrassa de l'é-

treinte du pochard en disant :

— Veux-tu l'arrêter !

Bénoni d'une voix entrecoupée par des hoquets chargés des effluves de la boisson qu'il avait bue lui répondit :

— Tiens, Ursule, il y a pas de go-long. Faut que tu me prêtes tronte sous, je te remettrai ça dans le temps du gagne.

— Bénoni, il y a longtemps que tu m'achales pour de l'argent. Cré sans cœur ! tu viens trouver une créature pour avoir trente sous. Faut que ça finisse !

— Cré tête sèche ! Est-ce comme ça que tu traites un ami ? Tire

moi un trente sous de suite où je te fais péter ma main sur tes bobines.

—Pas d'affaires! Bénoni! j'ai mon lavage à faire et si tu ne fiches pas ton camp tout de suite j'appelle la bourgeoise.

—Je m'en moque de ta bourgeoise. Ho, là! Ursule, sus ton argent ou bien t'attrapperas une gnôle dont tu te souviendras pendant quelque temps.

Ursule se replia le corps au-dessus de sa cuve et recommença à frotter son linge sur la planche.

Bénoni saisit son amant par son waterfall et la renversa.

Bénoni était en train de donner une tripotée à Ursule lorsque la comtesse parut dans l'entrebailllement de la porte de cuisine.

La présence de la bourgeoise eut pour effet d'assourir Bénoni.

Madame n'ent qu'à dire quelques mots pour rétablir l'ordre dans sa maison.

D'un geste majestueux elle montra la porte au tapageur qui s'empressa de décamper.

Carraquette après une heure de conversation avec la comtesse la décida à partir le lendemain matin pour Montréal.

Le train de sept heures ramena dans Montréal la comtesse de Bouetoucho, Ursule, Carraquette et Bénoni, ce dernier s'étant fait payer son passage par Ursule.

Carraquette rendu à son hôtel devint jongleur.

La police n'avait pas mis la main sur le voleur du trésor de Bouetoucho. Partant il lui était impossible de payer la rente à la comtesse.

Celle-ci pour échapper à la misère loua un magasin sur la rue Craig et ouvrit un débit de tabac, de cigares et de ginger-ale.

En arrière du magasin dans son salon particulier elle vendait de la boisson sans licence.

Les habitués de son café étaient Carraquette et Benoui.

Ursule servait la Bar et par son minois agaçant elle faisait venir l'eau au moulin.

Cléophas de son côté menait la vie à grandes guides, semant l'or autour de lui.

Il apprit par l'entremise d'une des pratiques de la comtesse que Carraquette le cherchait avec des détectives pour le livrer à la police. Il résolut de se venger.

Un soir, il engagea le père Sansfaçon pour faire le tour de la montagne.

En revenant en ville il entendit de la musique dans le restaurant de Madame de Bouetoucho. Il entra dans la boutique et rencontra Carraquette et Bénoni.

Naturellement il y eut des coups de donnés. On brisa les carafes, les chaises et une partie de l'ameublement.

La police arriva et toute la maison fut arrêtée.

Traduits devant le recorder les prisonniers furent condamnés chacun à trois mois de prison pour ivresse et tapage. La comtesse fut condamnée pour trois mois de prison pour avoir tenu une maison déréglée.

Le petit Pite, passe ses vacances à St. Thérèse.

Le père Sansfaçon n'a pas été plus heureux que les autres. Il a été trouvé ivre dans sa voiture sur la rue Jacques Cartier, et condamné à un mois de prison.

Ursule a été internée au Bon Pasteur.

Au mois de septembre prochain nous reprendrons nos héros et nous raconterons la suite de leurs aventures.

(Fin de la première partie.)

LE VRAI CANARD.

MONTRÉAL 31 JUILLET, 1880.

CONDITIONS :

L'abonnement pour un an est de 50 centins payable d'avance, pour 6 mois 25 centins.

Le Vrai Canard se vend 8 centins la douzaine aux agents qui devront faire leurs paiements tous les mois.

10 par cent de commission accordée aux agents pour les abonnements qu'il nous feront parvenir.

Les frais de Poste sont à la charge des Editeurs. *Greenbacks* reçus au pair.

Adresse :

H. BERTHELOT & Cie

Bureau : 25, RUE STE-THÉRÈSE.

En face de l'Hôtel du Canada.

Boite 2144 P. O. Montréal.

L'ECLIPSE.—Grâce au système de protection inauguré par les conservateurs, l'ouvrier paie aujourd'hui 10 centins de plus par livre pour son tabac. On vient de lancer on paquets timbrés sur le marché le fameux tabac *Eclipse*, le tabac pur de la Virginie qui doit être populaire dans la classe des fumeurs.

Le *Vrai Canard* ne fume que l'*Eclipse*.—31 juil.—3m.

Correspondance de Ladebauche.

Londres, 30 1880.

Mon cher *Vrai Canard*,

De grandes raisons m'ont poussé à faire un nouveau voyage dans les vieux pays.

D'abord je voulais voir Gault et sa cour, Johnny et Tilley qui brosent leur chien par la bas au compte du gouvernement.

Ensuite la bourgeoise m'avait fait appeler auprès d'elle pour avoir des nouvelles correctes de son genre et de sa fille.

Comme je te l'ai déjà dit dans mes lettres, Madame Victoire ajoute peu de foi à ce qui paraît dans les gazettes du Canada. Tu vois si elle a raison.

Avant de me rendre chez elle, je me suis arrêté chez M. Gault, qui, m'a-t-on dit, tenait une cour à son compte, une cour dont l'entretien nous coûte £3,000 par année.

Chez Gault j'ai eu la chance de trouver Johnny, Tilley et Caron. Ces messieurs m'ont fait une assez bonne façon. Nos quatre gaillards riaient à ventre déboutonné en lisant les articles du *Courier du Canada* demandant le sirage de Langevin.

Nous nous amusâmes assez bien

ensemble jusqu'au moment où je demandai à Gault ce qu'il faisait à Londres pour gagner ses £3 000 par année. Le gros financier me répondit qu'il était entrain de faire connaître le Canada aux Anglais. En commençant il y a assez bien réussi, car il a offert de l'emploi à 3,000 émigrants anglais sur le chemin de fer Pacifique.

Voilà au moins 3,000 personnes qui apprendront à connaître le Canada. Pendant ce temps là nos compatriotes par milliers prennent tous les ans la route de l'exil. Je t'assure que je ne lui ai pas doré la pilule. Je lui ai dit que le peuple canayen avait assez de comprendre pour ne pas se laisser blaguer par M. Gault pendant son séjour à Londres.

Après avoir parlé politique pendant un couple d'heures avec ces canayens, je suis sorti et je me suis dirigé vers la résidence de la bourgeoise.

Lorsque je suis entré la servante m'a dit que je ne pouvais pas la voir de suite parcequ'elle était en train d'arranger le puzzle de 13 12 14.

J'ai attendu une grosse demi heure avant qu'elle parut dans la petite salle où j'étais assis.

Elle était bien contente de me voir parce qu'elle avait hâte d'avoir des nouvelles de Monsieur et de Madame Dolorme.

La bourgeoise m'a dit en secret que Madame Dolorme revenait en Angleterre prochainement et qu'elle ne retournerait plus chez les canayens qui ont trop de sang sauvage.

Madame Victoire a été très surprise lorsque je lui ai appris que les canayens de Québec avaient réussi à emprunter \$4,000,000 en Franco.

Voyez-vous, madame, lui disais-je, nous autres canayens, nous ne sommes pas encore piqués des vers. Chapleau vise au casque de ce temps-ci. Après avoir emprunté les \$4,000,000, il dit à ses amis :—Vous avez l'argent, arrangez vous pour le paiement. Quant à moi, plus d'affaires. La province de Québec est maintenant une trop petite boutique. Je vais m'associer avec les gros de Bytown. Un de ces jours on m'appellera Sir Adolphe et j'aurai plus de chance que Langevin.

—A propos de Langevin, dites moi donc, monsieur, va-t-il finir de m'achaler en me demandant du sirage. A-t-on jamais vu ! Faut que ça finisse au plus vite. Y a-t-il du changement dans Québec.

—Pas beaucoup. On dit seulement que Mercier acceptera un portefeuille dans le futur ministère Loranger.

—Ah bincho ! il se revire lui itou.

—C'est pas précisément un revirement. Je crois que c'est une conversion. M. Mercier a toujours été un peu conservateur dans le fond. Lorsqu'il est entré dans la politique il était bleu, faut qu'il finisse bleu, parce que ce qui vient de la flûte retourne au tambour.

Je termine ici, car le reste de notre conversation n'offre rien d'intéressant pour tes lecteurs.

Tout à toi,

LADEBAUCHE.

OUI OU NON.

Les papas ne badinent longtemps paraît-il, dans l'Iowa, quand il voient des garçons timides faire l'amour à leurs filles sans oser risquer la question critique. Ils savent la manière de pousser les affaires en amour et n'aiment pas qu'on y lambino. Avec eux il faut cueillir le fruit quand il est mûr. Témoin cette petite scène qui s'est passée tout récemment dans le township de Vermont. Un jeune labourer était depuis des mois très assidu près de la fille d'un fermier, mais il était timide et très modeste et n'avait jamais beaucoup fréquenté le bon sexe, de sorte qu'il ne pouvait réunir assez de courage pour poser la grande question. Au moins vingt fois il s'était rendu chez la jeune fille bien déterminé à connaître son sort ; mais à peine se trouvait-il en présence de la beauté qui possédait son cœur que celui-ci lui battait si fort qu'il en était à demi suffoqué et que son grand courage le désertait complètement, et il s'en allait toujours aussi peu avancé qu'auparavant. Un soir, il avait résolu que, coûte que coûte, il saurait à Mary qu'il aimait et saurait à quoi s'en tenir. Mais malgré tous ses efforts le terrible aveu ne voulut pas sortir de sa gorge. Il y paraissait accroché et il se vit forcé de l'avalor encore et d'abandonner le siège de ses plus chères espérances. Mais à ce moment le père de la fille parut et se planta devant eux.

—Ah ça ! fit-il, il faut que ces bêtises finissent ! Ce n'est pas que ça coûte cher. Le charbon est à bon marché et le bois ne coûte rien, mais ça me fatigue de vous voir roucouler comme un paire de pigeons malades et d'être dérangé dans mon sommeil. Là, finissons-en ! Mary, est ce que tu aimes Henry assez pour l'épouser ?

—Mais papa ! fit la jeune fille, je... je...

—Pas de ça ! Oui ou non, vite et pas de façon. Il faut régler ça.

—Eh bien ! vous savez... si.....

—Oui ou non, parle !

—Eh bien, alors. Oui, là !

Pendant qu'elle se cachait la figure le père se tournait vers Henry et lui parlait de la même façon. S'il n'aimait pas Mary il fallait déguerpir. Il n'y eut pas moyen de s'en tirer autrement que par un oui formel et comme le jeune homme voulait bégayer quelques timides excuses :

—Ta, ta ! tout est réglé à présent fit le père. Vous auriez été encore six mois là, comme deux imbéciles, sans rien dire, et moi, dans cinq minutes j'ai bâclé l'affaire. Je n'ai jamais vu la jeunesse aussi sottée qu'à présent. Eh non, ce n'était pas comme ça quand j'étais jeune. Vous pouvez causer à présent, demain j'irai chercher la licence. Il est temps de commencer à labourer et il n'y a pas de temps à perdre à faire l'amour.

La glace était rompue et les deux amants purent bâtir leurs projets de bonheur. Henry, se sentant tout à l'aise, ne pouvait comprendre comment cet aveu l'avait si longtemps étranglé.

—Tout aurait été fait il y a

deux mois, lui disait Mary, si tu n'avais pas eu si peur. Je savais bien tout le temps que tu voulais me demander, mais je n'avais pas affaire à rien dire, moi, tu sais.—
Le Jean-Baptiste.

CE N'ETAIT PAS LUI.

Un monsieur entre chez un boucher de la rue Ste. Marie. Il semble être dans une grande surexcitation; ses habits en désordre sont chamarrés de boue en divers endroits, et son chapeau a quelque peu perdu de sa forme primitive.

Notre homme s'assied lourdement sur un billot qui conserve encore les débris d'un gigot de mouton; il déploie largement son mouchoir pour essuyer la sueur qui ruisselle sur sa figure, et après une pose :

—Monsieur, dit-il, je prétends intenter une action en dommage contre vous. Je viens d'être renversé par votre voiture sur la rue Ste. Catherine. Votre garçon qui, comme d'habitude conduisait le cheval à une fine course m'a si bien frappé dans le dos que ceux qui sont venus me ramasser m'ont dit que je leur faisais l'effet d'un homme étendu tout de son long dans la rue. Pour moi j'avais perdu connaissance et.....

—Attendez, je vais appeler mon garçon, car je ne pense pas que ce soit ma voiture qui ait causé cet accident.

—Antoine!

—Monsieur l'accuse de l'avoir renversé tout-à-l'heure sur la rue Ste. Catherine.

—Je ne crois pas que ce soit moi.

—Mais je le sais, moi! s'écria notre homme avec dépit et on jetant son chapeau par terre.

—Voyons! où sur la rue Ste. Catherine vous aurais-je renversé!

—C'était tout près de la rue Sanguinet.

—Oh! alors ce n'est pas moi, reprends le garçon avec assurance, car voici la route que j'ai suivie. Je suis tout d'abord monté la rue Montcalm et près de la rue Bonaparte j'ai écrasé une petite fille qui traversait la rue. J'ai ensuite continué ma route et à la rue Ste. Catherine en accrochant un carrosse je lui ai cassé une roue. En tournant la rue St. Christophe j'ai renversé dans la rue une tinette de beurre qu'un épicier avait placé sur le bord du trottoir. Enfin sur la rue Ste. Marie j'ai fait une omelette en heurtant le panier d'œufs d'une femme qui traversait la rue en courant, avec son innocent de petit garçon qui, lui, s'est laissé prendre une jambe sous ma voiture. Je suis ensuite revenu ici; vous voyez bien que ce n'est pas moi.

—Mais qui est ce alors?

—Je ne sais pas. Mais un peu plus loin ici, il y a un autre boucher qui a deux voitures et qui se vante d'écraser plus de monde qu'aucun de nous. Si c'est lui, il sera content de vous voir car il tient un registre de toutes les personnes qu'il a ostrophiées afin de nous montrer ça. Vous feriez bien d'aller le voir.

J. A. F.



Le champion de Rinck et sa mésaventure à l'Hôtel du Canada avec le Vrai Canard.

1 CORRESPONDANCES.

M. le Rédacteur,

Il fait bon pour le voyageur américain d'entendre sur le chemin de fer du Nord, aux différentes stations, des noms français prononcés à la française, tels : Ste. Rose, St. Martin, Rivières des Prairies, etc. Quel contraste sur les autres lignes de chemin de fer et surtout avec certains journaux français, par exemple : je lisais les dépêches dans la *Minerve*. "Ottawa 23" Les frères Bryson, noyés sur la *Rivière Bac*, ont été retrouvés. Que voulait on faire comprendre par *Rivière Bac*? Sans doute "On the Back River" comme disent les Anglais. On aurait dû dire "Rivière des Prairies." Soyez canadiens français avant tout.

Je suis,
Un Voyageur Américain.

Terrebonne 27 juillet 1880.

Mon cher Vrai Canard,

Pour l'encouragement d'un commerce qui prend déjà un grand essor dans notre pays, je crois devoir faire part à tes lecteurs et au public engagé dans cette industrie d'un procédé ingénieux qui vient d'être inventé par un père aimé de notre ville. Notre conseiller avait quatre bœufs qu'il fit-marché de vendre au poids et vivants et livrables sous tel date. La veille de la livraison il acheta chez le nègre du coin un sac de gros sel qu'il divisa en quatre portions égales pour être ensuite distribuées aux animaux en quatre fois. L'effet de cette pitance vous ne devez pas en douter les altéra considérablement et leur fit absorber une assez grande quantité d'eau. Alors par ce procédé si simple, notre industriel gagna à peu près cinq cent soixante livres de pesanture qu'au prix de sept ou huit piastres le cent, donne un profit assez important.

Espérant que cette recette pourra être quelque utilité.

Je me sousseris votre
PHOEBE.

LE PETIT VERRE ECONOMIQUE.

Par-devant Maitrillard et son épouse, marchand de vins et liqueurs, a été convenu ce qui suit : Les sieurs Sariol et Turban contractent association pour l'achat d'un petit quartreau d'eau-de-vie, qu'ils débiteront sur le champ de foire de Landy, à Saint Denis, les deux dimanches affectés à cette fête, pour les bénéfices être partagés entre eux par moitié; chaque verre de la contenance d'un poisson, ou polichinelle, sera livré au consommateur au prix de 20c., etc, etc. Suivant les clauses accessoires.

Le soir du jour premier d'exploitation de leur établissement ambulants, les deux sociétaires étaient ramassés par garde, en loques, meurtris de coups de poing, la tête dénudée à plusieurs endroits par suite de l'enlèvement violent de cheveux. Leur situation financière commerciale consistait en un petit baril vide et une pièce de deux sous en caisse.

Aujourd'hui, les voici en police correctionnelle pour rébellion et voies de fait envers les agents de la force publique.

Nos deux négociants étaient partis à Saint Denis avec leur baril d'eau-de-vie; arrivés à la Chapelle, Sariol dit à Turban :

"Dis donc, je vas boire un polichinelle."

"Eh bien! tu ne te gênes pas, répond Turban; ce n'est pas à toi seul cette eau-de-vie-là; c'est à nous deux."

"C'est juste, répliqua Sariol : alors le polichinelle étant de quatre sous, je vas te donner deux sous."

"Ah! commença, t'es dans ton droit; donne-moi deux sous, et bois ton polichinelle."

Sariol donne deux sous, et boit le poisson d'eau-de-vie :

Cent pas plus loin, Turban dit à son tour à Sariol :

"Je vas faire comme toi, je vas me payer un polichinelle."

—Oui, mais tu vas me donner deux sous.

—Certainement, ça va tout seul.

Il boit un polichinelle et rend à son associé la pièce de deux sous que celui-ci lui avait remise un instant auparavant.

Arrivé à la route de la révolte, Sariol reprend :

Ma foi, tant pis! je profite du bon marché; pis que ça ne coûte que deux sous au lieu de quatre, je vas boire un autre verre.

Adhésion de l'associé, auquel il redonne la même pièce de deux sous; Cinq minutes après, celui-ci reprend :

"Au fait, tu as raison. ça ne nous revient qu'à deux sous; c'est pas la peine de s'en passer."

Et il avala un second polichinelle, en rendant une seconde fois la pièce de deux sous.

Arrivés au petit pont situé à l'entrée de Saint Denis, nos deux négociants avaient déjà changé cinq ou six fois l'éternelle pièce de deux sous, et ne cessaient de s'applaudir de leur découverte d'eau-de-vie à deux sous le poisson. Inutile de dire qu'arrivés au champ de foire, ils n'avaient pas la tête parfaitement au commerce, et n'étaient frappés que d'une seule idée, c'est plus ils buvaient, plus ils gagnaient. Sous l'empire de cette combinaison, ils firent faire la navette à la malheureuse pièce de deux sous, jusqu'au moment où le quartreau fut entièrement vidé; Turban dit alors à Sariol :

Ah ça! mais tu m'as fichu dedans, toi; nous avons acheté pour 6 francs d'eau-de-vie; tout a été débité et nous n'avons que deux sous en caisse!

—Comment, que deux sous? en tout?

—Mais oui, en tout.

—Alors, t'es un filou, t'as volé la caisse.

De la vive explication à coups de poing, l'intervention de la police et de délit commis.

Le tribunal les a condamnés chacun à huit jours de prison.

COUACS.

Tout n'est pas rose dans le métier de journaliste.

La semaine dernière nous avons publié un article intitulé *L'affaire Rinck*. L'entrefilet a soulevé l'ire d'un jeune homme qui s'est constitué le champion de Rinck et a voulu se prêter contre nous à des voies de fait. Malheureusement pour lui il ne posait pas le poids français et il ne réussit pas à nous casser les ailes ou faire tomber quelques unes de nos plumes. Nous nous bornerons à dire aujourd'hui que le compte-rendu de l'affaire qui a paru dans la *Minerve* de samedi dernier est un tissu de faussetés. Les personnes qui désireront savoir la vérité sur l'incident n'auront qu'à s'adresser aux employés de l'Hôtel du Canada qui corroborent notre assertion.

On parle de la candidature d'Exuper Salomé Laurier pour le comté de Terrebonne pour remplacer l'Hon L. A. Chapleau appelé aux communes, la lutte sera des plus vives.

**

Un tailleur de Montréal à qui une femme avait demandé une lettre de recommandation pour un de ses confrères anglais, écrivit le billet suivant que nous transcrivons textuellement :

St. Vincent de Paul.
SIR,
I envoi you this pantaloon maker that I speak sometime. If you like give him, you have not want afraid I correspond of his work.
I am your sincerely,
G. G....

Entendu au Parc Lépine :
— Cette jument là ne *matchera* jamais l'autre ; elle n'a pas assez de *bottom*.

Un jeune homme peut être vu presque tous les jours dans l'île Ste. Hélène, où il apprend la natation à ses neveux.

La rumeur dit que l'hiver prochain il recevra comme récompense de ses leçons, un magnifique capot en sealskin ou en mouton de Perse.

Bébé à monsieur qui est chauve :
— Dis donc, toi, tu as un corridor sur la tête.

Le comble de l'idiotisme :
Regarder avec stupéfaction la baleine de son parapluie en se figurant que c'est elle qui avala Jonas.

Le sergent :
— Prenez votre écrittoire, trempez votre plume dans l'encre, ... écrivez :

Les Français (point d'admiration !) rencontrèrent les Autrichiens (point d'exclamation !), et les mirent à plusieurs doigts de leur perte (un point, c'est tout).

— Dis-moi, fusilier Pitou, toi qui est un garçon intelligent, à combien de doigts de leur perte qui se trouverent les Autrichiens !

— Mais, mon sergent, quo je superpose à plusieurs.
— Idiot, échinez-vous donc à inculquer la sience à des bougres qui n'y comprennent rien.

Toi, Boquillon, qui a sucé l'intelligence avec le lait de ta mère, dis-moi le nombre de doigts qui sépareront les Autrichiens de leur perte.

— Mais, mon supérieur immédiatement en grade, dont auquel que ces Autrichiens se trouveront approximativement à deux doigts de leur perte !
— C'est trrrès bien !

Maxime est un de ces sceptiques qui ne veulent pas croire à l'efficacité de tous ces remèdes qu'on préconise dans les journaux.

L'autre après-midi il s'en va visiter un de ses amis qui était légèrement indisposé et lui demande ce qu'il compte faire pour se guérir. "Je vais me purger avec les losanges du Docteur Dehau" lui est-il répondu.

— Comment, tu crois à cette drogue ?
— Certainement.

— Mais elle n'a aucune action.
— C'est ce qui te trompe.
— Eh bien, moi je vais te prouver que je ne crois pas à son effet.

Et ce disant Maxime prend une des losanges purgatives qui étaient déposées sur le bureau du malade, l'avale et se sauve.

Notre homme dînait en ville ce soir-là, vous voyez d'ici sa tenue à table. Entre chaque service il demande à la maîtresse de s'absenter. Quand vint le dessert, six visites au réduit le plus intime de la maison lui avait démontré la puissance et l'efficacité des losanges tant décriées.

Le fier Sicambre avait courbé... autre chose que la tête devant des preuves convaincantes !

Un Irlandais ayant entendu dire que le prix du pain était tombé, s'écria : "C'est la première fois que je me réjouis à la chute de mon meilleur ami."

L'avocat Chose est le roi des bavardeurs. Circonstance aggravante, il pose pour l'érudition.

— Il parle comme un livre, disait on de lui à la dernière session de la cour.

— Oui, il ne lui manque que d'être relié en veau, ajoute une de ses victimes.

Dans un salon.
Un gros monsieur, les pans de son habit écartés, cherchait à découvrir une place dans le flot des larges robes qui l'entouraient.

— Je crois que monsieur n'a pas de quoi s'asseoir, dit une vieille dame.

— Pardon, madame, j'ai bien de quoi, mais je ne vois pas trop où le mettre.

La réponse mit tout le monde en gaieté, et l'on s'empressa de lui trouver une place.

— Un gentilhomme ne travaille pas, disait à son fermier un hobereau anglais.

— Alors, monsieur, il n'y a qu'un gentilhomme à la ferme. Les bœufs travaillent, les chevaux travaillent, l'âne travaille, il n'y a que le cochon qui ne travaille pas. C'est bien le seul gentleman qu'il y ait à la ferme.

Un Anglais et un Allemand voyageant ensemble en diligence. Ils fument tous les deux. L'Allemand a fait plusieurs tentatives pour lier conversation avec son voisin mais sans succès. Enfin il croit devoir lui faire remarquer poliment que la cendre de son cigare est tombée sur sa chemise et qu'une étincelle menace de brûler son col.

"Voulez-vous bien me laisser tranquille, répond l'Anglais, et ne pas m'importuner, voilà dix minutes que la queue de votre habit brûle et je n'ai pas voulu vous déranger pour vous le dire.

Un pauvre charitable cause avec un aveugle très décent de mise, qui joue de l'accordéon sur un pont.

— Vous n'étiez pas né pour tendre la main, dit la bonne âme ; cela doit vous être bien douloureux.
— Oh oui ! mais j'ai un état, et je ne mendie que parce que mon métier ne me rapporte pas assez.
— Ah ! qu'est-ce que vous faites ?
— Le reste du temps, dit l'aveugle, je suis ouvrier horloger.

DIPLOME D'HONNEUR.

Le Vrai Canard en passant sur la rue St. Laurent a vu dans la vitrine du magasin de Chapellerie de Jos. Cédras, le diplôme d'honneur que ce monsieur a remporté à la dernière Exposition de Paris, pour l'excellence de ses Chapeaux de Soie. Cédras a profité de l'occasion pour baisser ses prix à un point tel que la concurrence ne peut pas rivaliser avec les siens. Les chapeaux à bon marché se trouvent toujours chez Cédras, No. 7, rue St. Laurent.

AVIS AUX PROMENEURS.

Promeneurs qui sortez de la ville pour respirer l'air frais de la campagne à Longueuil, en descendant la côte pour prendre le bateau-passeur à Montréal, arrêtez vous chez C. Robillard qui tient l'hôtel le plus confortable dans cette extrémité de la ville. Ce qui vous sera servi est d'une qualité telle que vous reviendrez donner votre patronage à cet hôtel. Des salons confortables sont à la disposition des voyageurs qui attendent le bateau.

ECONOMIE ! ECONOMIE ! Les locuteurs du *Vrai Canard* apprendront avec plaisir que CHARLES MEUNIER & CIE. offrent aujourd'hui des avantages exceptionnels aux ménagères qui tiennent à avoir des Epicerics de première qualité à des prix raisonnables. Son stock est des plus variés. On y trouve tout ce qu'il faut pour la table la mieux fournie. Cette maison est recommandable à cause de la satisfaction qu'elle garantit toujours à ses clients. Les ordres peuvent être donnés par le téléphone. C'est au coin des rues St. Dominique et Vitré.

Le reporter du *Vrai Canard* fait une promenade toutes les semaines sur la rue St. Joseph afin d'y glaner des nouvelles pour ces lecteurs. Il s'arrête toujours avec plaisir au magasin d'épicerics de Jos. B. Giguère No. 442, rue St. Joseph. Il sait d'avance que la cave de ce magasin contient des vins de France, de Sicile et d'Espagne qui sont toujours purs. Le vin de messe de Giguère a été analysé et il n'y a aucun alliage. Les prix sont beaucoup plus bas qu'ailleurs.

Pendant les ardeurs des mois de juillet et août nous invitons nos lecteurs à entrer dans le salon du magasin de confiserie de V. Deom. No. 880, rue Ste. Catherine, coin de la rue Ste. Elizabeth. Ils y trouveront toujours des crèmes à la glace préparées avec les essences les plus fines, gâteaux toujours frais, bonbons et confiseries françaises de première qualité. Les prix sont très modérés.

MUSIQUE NOUVELLE.

Lettre d'une cousine 50c
Chansonnette 35c
Just as you say, Solo de Piano 50c
Espoir Méditation " " 35c
Expédié franco, sur réception du prix marqué ; (en timbres-poste, on autrement) Publié par
ERNEST LAVIGNE.
237 Rue Notre Dame.
MONTREAL.

ILE GROSBOS.

Ce BOGAGE charmant est ouvert au public pour la saison et le service se fait par le magnifique Vapeur MONTARVILLE.
Sur l'île on trouvera des pavillons sous lesquels on aura un abri en cas de pluie. Le carrousel et tous les jeux populaires qui se trouvaient l'an dernier au Parc de l'île Ste. Hélène sont installés à l'île Grosbois.
Prix du passage aller et retour 10 cts. Enfants moitié prix.
17 juillet 1880. No. 48.

Le Vrai Truseau grandit toujours dans la considération de ceux qui savent ce que doit être un salon de première classe. Ses *FREE LUNCH* font les délices de ses habitués. Son stock de liqueurs et de cigares peut rivaliser avec celui de nos plus grands hôtels. Tous ceux qui vont chez lui une fois son sûrs d'y retourner. N'oubliez pas son adresse au coin des rues Craig et Chenneville.



Protection contre le feu et l'eau. Premier prix obtenu à l'Exposition d'Ottawa de 1879. Peinture Caoutchouc lustrée Patentée.

COULEURS.—Rouge, Brune et Noire, 96c le gallon, mesure Impériale. Un gallon couvre un espace de 180 pieds sur le bardau, et de 400 pieds sur la tôle et le fer-blanc.

COULEURS.—Ardoise, Gris français, Bleu ciel, russe et autres nuances, \$1.80 le gallon. Un gallon couvre un espace de 500 pieds sur le bois.

Peinture garantie et vendue 25 pour cent moins cher que les autres. Argent remboursé et troubles payés si l'acheteur n'est pas satisfait.

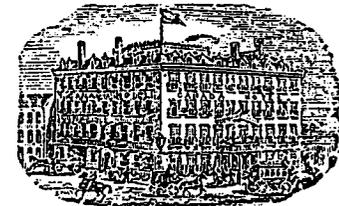
Vendu par

A. A. WILSON & CIE.,

No. 23, RUE STE-THERÈSE,

Coin de la rue St-Gabriel, à côté de l'Hôtel du Canada, Montréal.

Hotel du Canada



RUE ST. GABRIEL, Montréal.

Cet Hôtel est maintenant la propriété de

MADAME SAUCIER

qui est bien connue du public voyageur.

La nouvelle administration ne néglige rien pour en faire un hôtel de première classe. L'établissement a été restauré et a subi des réparations nécessaires. L'Hôtel est situé au centre des affaires.

Des omnibus à l'arrivée et au départ des trains et vapeurs.

MADAME SAUCIER espère revoir son ancienne clientèle à qui elle promet satisfaction. Ses prix seront modérés.



EXPOSITION.

DE LA

PUISSANCE DU CANADA,

A MONTREAL.

OUVERTE LE 14 SEPTEMBRE 1880, ET SE TERMINANT LE 24.

Pour toutes informations. S'adresser à

S. C. STEVENSON,

Secrétaire du conseil des Arts et Manufactures, ou à

G. LECLERC,

Secrétaire du conseil d'Agriculture, P. Q. Montréal.

31 Juillet 1880.